

**GENUIST, Monique (2005) *La petite musique du clown*,
Sudbury, Prise de parole, 178 p. [ISBN : 2-89423-183-0]**

Sylvie Dilk

Volume 18, numéro 1, 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/018875ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/018875ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dilk, S. (2006). Compte rendu de [GENUIST, Monique (2005) *La petite musique du clown*, Sudbury, Prise de parole, 178 p. [ISBN : 2-89423-183-0]]. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 18(1), 90-94. <https://doi.org/10.7202/018875ar>

**GENUIST, Monique (2005) *La petite musique du clown*,
Sudbury, Prise de parole, 178 p.
[ISBN: 2-89423-183-0]**

La télévision est en panne. Le père de la narratrice refuse d'en acheter une nouvelle. La mère n'a donc, pour égayer sa journée, que la musique d'un clown mécanique. Symbole de l'isolement et de la solitude des parents vieillissants, ce roman de Monique Genuist raconte l'inquiétude grandissante de la narratrice face à sa mère qui perd pied avec la réalité, ce qui l'amène à se pencher sur son enfance, ses relations avec ses parents âgés et à coucher la vie de sa mère sur papier, sorte d'ultime hommage à cette femme dont la vie s'étiole. Lorraine d'origine, Monique Genuist a enseigné de nombreuses années à la *University of Saskatchewan* et profite maintenant de sa retraite à Victoria (Colombie-Britannique). Romancière chevronnée, elle s'appuie sur ses lieux de vie pour poser son roman dans le monde. L'espace de sa vie est aussi celui de son roman, qui s'articule autour des portraits psychologiques de deux vieillards qu'elle nous livre, empreints d'amour mais aussi de peur. *La petite musique du clown* représente cette vie comme une corde à linge: on y pend ses souvenirs, sa vie d'adulte, son évolution, ses sens et ses regrets. On y ressent toute la difficulté de voir la vieillesse nous ravir les gens auxquels on tient. On y respire toutes les odeurs de son enfance.

Les parents habitent en Alsace-Lorraine, dans la Meuse plus précisément, une région décrite comme morne, dépourvue de tout charme, grise et pluvieuse, hantée par l'Histoire. Elle, la narratrice, demeure sur l'île de Vancouver, lieu aux couleurs inspirantes, magiques et ô combien vibrantes, où même le vent sent bon, île symbolique de ce besoin viscéral de fuir loin, très loin, son enfance. Elle nous emmène dans un voyage temporel, dont les étapes se traduisent par des pèlerinages parentaux, marqués par la fragilité humaine, tant physique que morale. En 1998, le père a 90 ans, la mère, 88. La narratrice raconte comment sa mère, petit bout de femme effacé mais pilier de la cellule familiale d'hier, mère de quatre enfants, est restée cantonnée au rôle d'épouse et de mère. Même si elle a obtenu un certificat d'études, elle se perçoit (et est perçue) comme inférieure intellectuellement à son époux, professeur de sciences et de mathématiques, et se soumet aux *desiderata* de

ce dernier pour éviter les querelles. Elle n'en est d'ailleurs que l'ombre: «quoi qu'il arrive, elle dira toujours comme lui» (p. 77). Dès l'automne 1998, elle montre des signes de dégénérescence mentale, ne lisant plus la bonne liste de course, mélangeant les prénoms des petits-enfants, négligeant l'entretien de la maison, tenant des propos incohérents, ignorant jusqu'à son hygiène personnelle. Visage émacié, yeux hagards, cheveux raides, cette femme si fière autrefois sera perçue comme une étrangère, une sorcière par un de ses fils tant sa déchéance est profonde (p. 81). Quand le père sera hospitalisé, elle s'alitera, n'étant plus que l'ombre d'elle-même, et sa mémoire se détériorera encore plus, la laissant perdue dans son quotidien. Suite à l'intervention de Jacques, un de ses fils, elle reprendra forme humaine (p. 83), mais quelque chose en elle la déconnecte de la réalité. La solitude qui l'empoisonne et la maladie qui lui dérobe son identité d'épouse la tueront à petit feu. La crainte de l'Alzheimer plane, mais en fait, elle se laissera mourir de faim, alors qu'elle était un véritable cordon-bleu. Paradoxe symbolique de la vie qui vous dérobe votre identité. La narratrice se dit que la vie de sa mère a commencé à dérapier le jour où ses enfants se sont éparpillés et que son mari l'a délaissée, lui préférant son verre de vin. Elle s'est perdue, pour devenir «une étrangère qui répète des refrains familiers d'une façon incohérente [...] Sans mémoire du présent, elle s'enfonce dans un passé de plus en plus lointain, de plus en plus flou» (p. 102). Les rôles désormais inversés: elle devient l'adulte responsable d'un enfant qui cache malicieusement ses sous-vêtements souillés. «[...] véritable Fée du logis, admirable cordon-bleu, couturière chevronnée, tricoteuse et brodeuse habile» (p. 111), elle se meurt, désœuvrée.

Le père, quant à lui, professeur diplômé, avec un penchant pour la boisson, a rempli son rôle traditionnel de gagne-pain de la maison. Adopté à l'âge de deux ans par une tante qui cédait à tous ses caprices, aigri et égoïste, il ne regarde jamais son épouse comme une personne à part entière. Accusé de faire preuve d'«austérité huguenote» (p. 29) par sa fille, il ne voit le monde que mû par l'avidité. À 90 ans, rendu agressif par l'alcool, il fait le vide autour de lui, s'accrochant avec tout le monde, n'admettant pas que l'on puisse avoir des idées différentes des siennes, surtout nouvelles. Se voulant une autorité sur tout, même sur ce qu'il ne connaît pas, il est devenu

difficile à supporter. La mort de son épouse le laissera anéanti, mais aussi plus ouvert aux autres: il commencera à remercier ceux qui l'aident et avouera que l'alcool constitue l'unique héritage que lui a laissé sa mère.

Des enfants, on rencontrera Jacques, qui aidera beaucoup ses parents vers la fin de leur chemin, son épouse Sylvie et Pascal, qui a une profession accaparante et une grande famille. Madeleine, handicapée et vivant dans le sud, ne peut prêter main-forte à sa fratrie. Alors, c'est la narratrice, retraitée, qui, bien que vivant loin à Vancouver avec son époux et bien que n'ayant pas de si bons souvenirs de ces lieux d'enfance ni de ses rapports avec ses parents, décide de raconter leur histoire pour conjurer le temps qui lui dérobe ces deux êtres humains. Déjà, elle est celle qui est née dans cet endroit que les parents abhorrent, ce fœtus encombrant, véritable diable incarné dépourvu de toutes les qualités féminines dont sa sœur était parée. Alors c'est par devoir qu'elle s'occupera de cette mère qui l'a rejetée avant de comprendre qu'elle est profondément attachée à cette femme. Elle est aussi déçue de comprendre que son père est un homme ordinaire, avec des faiblesses dont l'alcoolisme qu'elle rend responsable de la déchéance de sa mère. Elle ne peut se résoudre à accepter les raisons pour lesquelles celle-ci se soumet à ce qu'elle appelle les diktats de son époux (p. 13). Le statut féminin a changé, sa mère non. Mais c'est cette peur infiniment puissante de perdre un être cher qui l'amène à rédiger un livre racontant la vie de ce dernier, projet qu'elle est parfois sur le point d'abandonner, tant le sujet est douloureux. Elle regarde différemment ces gestes quotidiens qu'elle pose, revoyant sa mère poser les mêmes, liens fragiles mais fils unificateurs, et, surtout, maintenant cette dernière en vie. Elle regrette d'être si loin de sa mère, mais elle craint de s'en rapprocher: être près d'elle au moment fatidique, c'est aller à la rencontre de la mort, de l'inévitable et de l'irréversible. Avec son père, elle entretient des rapports très tendus, lui qui n'a de cesse de la dénigrer. Pourtant, au cours de l'histoire, la narratrice se rappellera qu'il lui a appris à lire et qu'il l'emmenait faire la cueillette de fraises et de champignons et le ramassage des escargots gris.

L'histoire qu'elle raconte traduit l'angoisse qui l'étreint face au vieillissement de ses parents et à la déchéance qui emportera sa mère. Elle traduit sa peur de revenir sur cette

vie qu'elle a fuie, de revenir vers ceux qui ne la comprenaient pas, mais qui constituent une part d'elle-même. Elle ne trouve pas le courage de confronter la maladie et la mort, les valeurs statiques d'une autre époque, les rôles figés des uns et des autres, et d'endosser un rôle qu'elle exècre, celui de l'enfant devenu parent d'un adulte que l'on ne peut raisonner. Elle pénètre dans un monde qu'elle-même qualifie d'irréel, de noir et de déprimant, où les gens perdent pied avec la réalité, dans un espace où elle étouffe, si loin de cette nature apaisante, si loin de cet océan, de cet espace canadien. La dégradation de la qualité de vie de ses parents a même amené le plus jeune, Jacques, à se poser la question de l'euthanasie. Une fois. Une phrase. La mère, elle, a abordé la question du suicide, face à cette solitude qui l'opresse et qui l'amène à attendre la grande faucheuse. Dans son récit, Monique Genuist traduit aussi l'épuisement qui gagne les adultes devenus responsables du quotidien de leurs parents, du manque de reconnaissance de ces derniers, prisonniers de leur vécu passéiste, de la rupture que cela entraîne avec les autres générations. Tout est source de critiques acerbes de la part de ces individus âgés, figés dans une autre époque. Le dévouement familial (p. 136) en prend un coup, et pourtant, la narratrice comprend que tous deux ont oublié la valeur du bonheur et vivent dans une autre dimension. Après 68 ans de mariage, ses parents «ont été heureux à leur manière, que nous les enfants ne comprenions pas» (p. 156).

Pourtant, au fond d'eux-mêmes, ces enfants devenus adultes sont mus par cette peur de retarder l'inévitable, d'accompagner ces vieillards vers la fin de leur voyage et de garder d'eux un bon souvenir, par cette volonté de ne pas être hantés par des souvenirs empreints de douleur et de déchéance. Du côté des parents, en vieillissant, la méfiance prend le dessus, et le monde extérieur devient menaçant, trop agité pour eux. La narratrice parle de cette lumière extérieure, lumière de l'évolution sociale, lumière de l'ouverture d'esprit que repoussent ses parents, enfermés dans leur volonté de ne rien changer. En même temps, les placer dans un établissement ne fera qu'accélérer leur mort. La visite, que la narratrice effectuera des lieux de retraite ou des établissements pour personnes âgées, la laisse dubitative: tous ces vieux, qui ne poussent que des grognements pour s'exprimer, la rebutent; l'étroitesse des lieux l'étouffe.

[...] Comment continuer à respirer entre ces murs étroits?
Des vieillards naufragés se traînent le long des couloirs,
épaves agrippées à leur déambulateur ou poussées dans
un fauteuil roulant (p. 91).

Ce n'est pas ainsi qu'on devrait finir sa vie. Suite à l'hospitalisation du père, et au repli sur elle-même de sa mère, véritable loque humaine face à l'absence de son mari, la narratrice attend que l'heure fatidique sonne: la mort de sa mère symbolise la disparition d'un morceau d'histoire, la leur mais aussi celle d'un autre temps. Et son tour approche, inexorablement. C'est une porte qui se ferme.

La valse du temps, telle est la trame narrative sur laquelle est construite cette histoire, nous faisant voyager à travers la vie humaine, de l'enfance à la vieillesse, le passé, base de notre avenir, l'incrustation inexorable de notre éducation dans notre devenir adulte. La narratrice, en dépit de son rejet de ce pays où elle est née, de ces parents auxquels elle a du mal à s'associer, parle de sa langue métissée et colorée, symbole du croisement de ce qu'elle est et de ce qu'elle veut être. Comme quoi, personne ne peut échapper à son passé. Roman réaliste du passage du temps et des ravages humains qu'il engendre, *La petite musique du clown* constitue un témoignage touchant des rapports familiaux.

Sylvie Dilk
Collège universitaire de Saint-Boniface

HEIDENREICH, Rosmarin (2005) *Paysages de désir: J. R. Léveillé: réflexions critiques*, Ottawa, L'Interligne, 135 p. [ISBN: 2-923274-06-7]

Voici sans doute le recueil le plus fouillé, le plus exhaustif de textes critiques sur l'œuvre de J.R. Léveillé – à part, bien sûr, celui colligé par J.R. Léveillé lui-même sous le titre *Parade* –, signé de la plume rigoureuse et juste de Rosmarin Heidenreich, en passe de devenir son exégète officiel. Non contente d'étudier les aspects formels des œuvres de J.R. Léveillé qui révèlent son esthétique, elle inclut dans son recueil des essais qui situent le geste de l'écrivain dans son premier contexte (mais non le seul), celui de la littérature franco-manitobaine. Une entrevue